Le terril du Gosson

Longtemps perçus comme des cicatrices douloureuses d’une ère industrielle révolue, les terrils sont aujourd’hui des refuges pour de nombreuses espèces partiellement en voie de disparition.

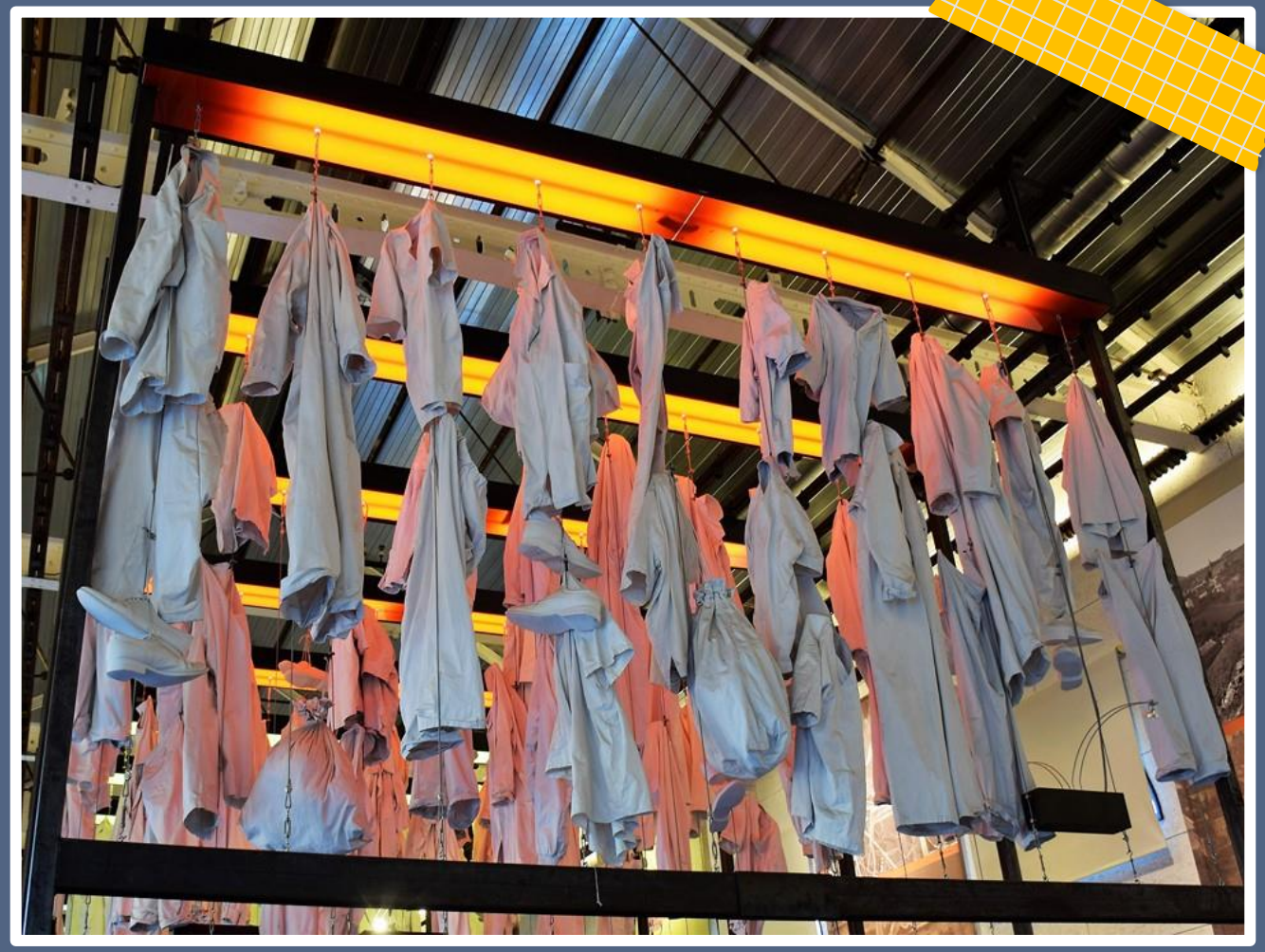
La Maison des Terrils est implantée dans un ancien lavoir édifié en 1907.

Revenant sur l’histoire et la vie dans les charbonnages, ce lieu s’intéresse également à la flore et la faune particulière que l’on peut apercevoir en escaladant ces collines construites par les hommes. Un lieu unique qui mêle passé industriel et biodiversité.

L’ancien lavoir abrite « la salle des pendus » , c’est-à-dire l’endroit où les mineurs suspendaient leurs vêtements avant de descendre à la mine et où ils se douchaient. S’y trouve aussi une exposition permanente d’objets d’époque.

Avant, les mineurs descendaient dans la mine sans changer de vêtements

Chaque mineur possède sa corde qui porte le même n° que sa lampe. Il tire sur la corde qui coulisse sur une poulie. Les vêtements de mine descendent et sont remplacés par les vêtements de ville remontés et « pendus » aux traverses du plafond.



Quelques objets utiles

Premier casque, la «barrette»: morceau de cuir bouilli et moulé sur la tête du mineur. La transpiration permettait d'en maintenir la forme.

Harnais pour les femmes qui tiraient les wagonnets et que l'on appelait hèrtcheûses en wallon liégeois.

Les terrils... à l'oubliette !

Détruire. Raser. Aplanir. Disparaître. Oublier ? Certainement pas dans le cœur, ni dans la tête de ceux qui ont travaillé là. Pourtant, dans les années 70 et 80, le traitement réservé aux anciens charbonnages de la région est simple. On rase. On démolit, on jette bas les Belles-Fleurs et on éventre les immeubles. On bouche les puits et on coule d'immenses dalles de béton. Peut-être pour oublier une industrie qui a souffert, autant qu'elle a fait souffrir. Peut-être pour faire table rase du passé, afin de se tourner, sans regret, vers l'avenir. Jusqu'à ce que pousse un bourgeon...

Hommes, femmes et enfants travaillent 12 heures par jour y compris le dimanche.

C'est à partir de 1889 que le travail de la mine est réglementé : l'âge minimum est porté à 12 ans, la main d'œuvre féminine n'est plus utilisée dans les travaux souterrains, la durée de travail est limitée à 10h30, à 9 heures en 1909 et enfin à 8 heures en 1919.

Le repos dominical devient obligatoire et les syndicats sont reconnus.

Cependant, le salaire étant lié à la production du charbon et non au temps de travail, beaucoup d'ouvriers ne respectent pas la durée prescrite négligeant quelquefois les mesures de sécurité.

Les ouvriers du fond ont une espérance de vie réduite par les maladies pulmonaires (la silicose) et les accidents de la mine (coups de grisou, inondations, éboulements,...).

© Musée de la Vie Wallonne – G. Marissiaux

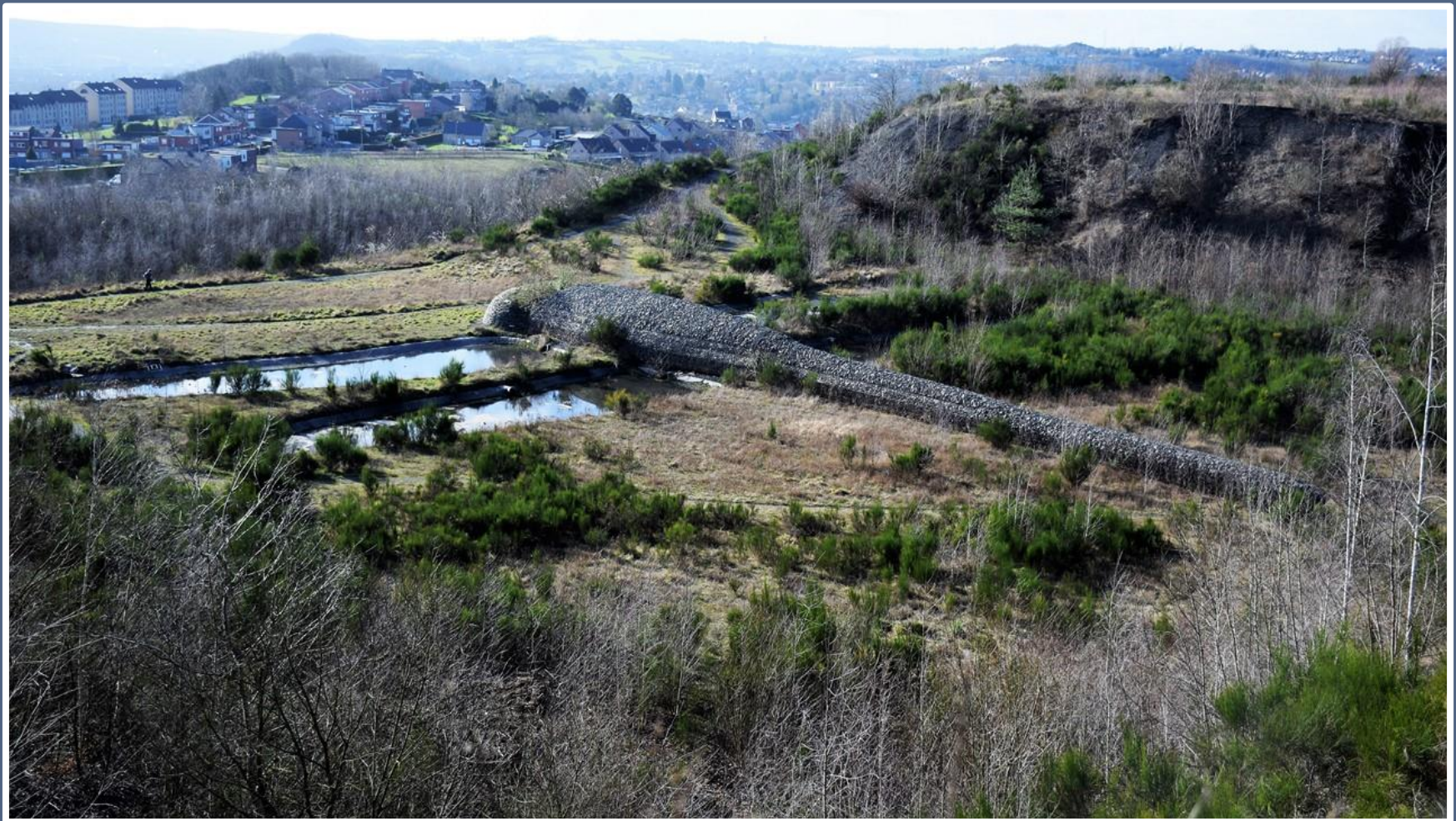
La Bataille du Charbon

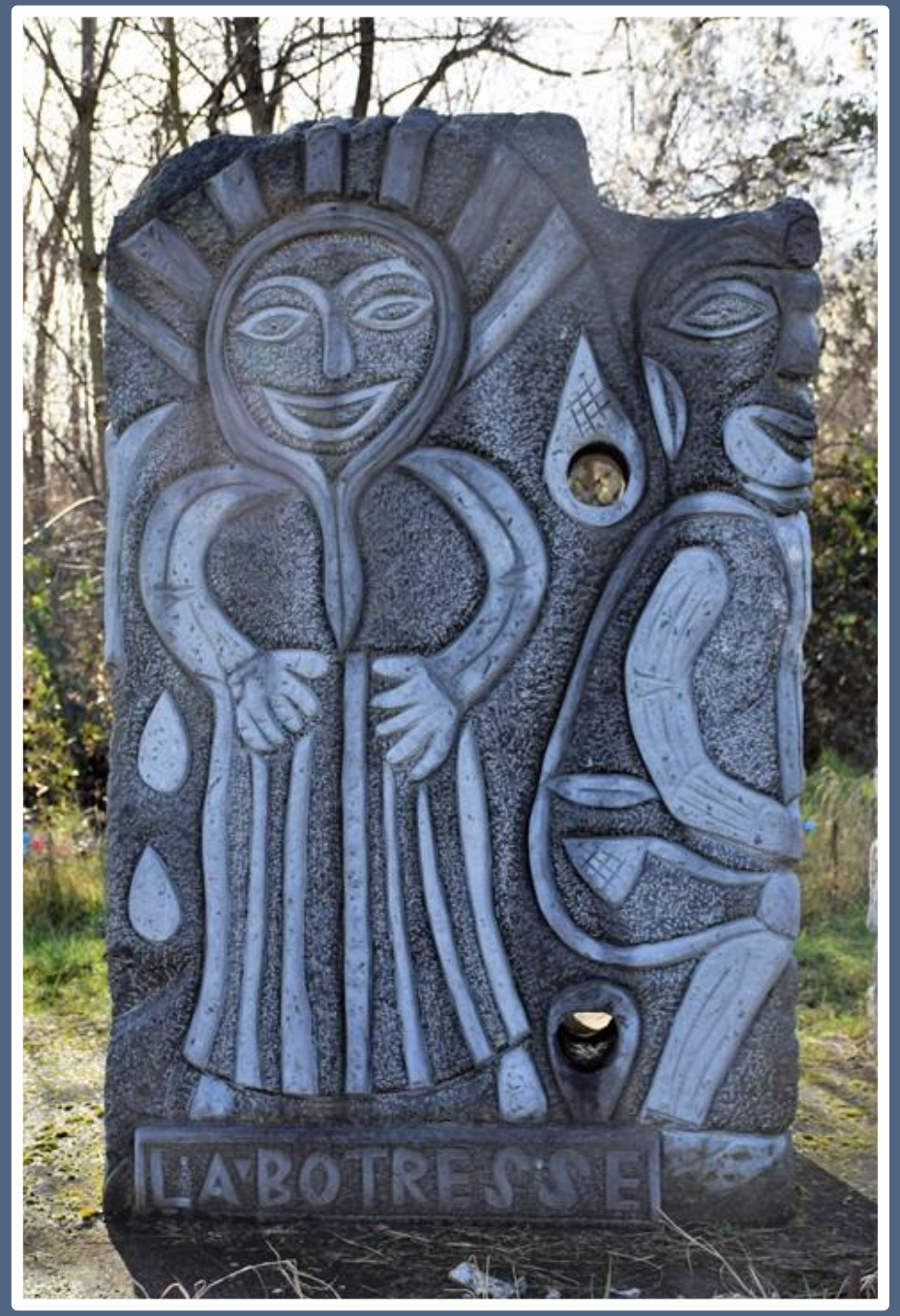
Après la Seconde Guerre Mondiale, le Gosson paiera son dû à la Bataille du Charbon. Afin de relancer l'économie du Pays, les mineurs locaux et les milliers d'immigrés venus d'Italie et d'ailleurs en seront les chevilles ouvrières. Mais le monde change, la guerre a apporté son lot d'évolutions technologiques et sociologiques. Le travail se conçoit de façon différente et la condition des ouvriers est au cœur de grandes batailles idéologiques. Peu à peu s'impose l'inévitable : les uns après les autres, les grands charbonnages de Wallonie ferment leurs portes. En 1966 les derniers wagonnets remontent du puits « Dor », les hommes ferment pour la dernière fois les grilles de la rue Lamay et le grondement des bulldozers se fait déjà entendre...

Une sculpture installée sur le site traduit joliment l’évolution de l’ère industrielle (les wagonnets de charbon) à la réserve naturelle où vit, entre autres, le cricket bleu.

Abris pour oiseaux et insectes

Une œuvre d’art a été installée sur le cratère du terril, Il s’agit de bassins d’orage. Lors des balades, on peut l’observer et c’est alors une immense libellule qui se dévoile, elle avoisine les 80 mètres de long, son corps est constitué d’empierrements et ses ailes déployées sont converties en plans d’eaux propices à la ponte des crapauds calamites (*Bufo calamita*).





A une entrée du site, on peut admirer cette sculpture qui rend hommages à la botrèsse, autre figure féminine du passé liégeois.

Le bot porté par cette femme, était un genre de hotte, un long panier en entonnoir porté sur le dos à l'aide de bretelles qui permettait de transporter toutes sortes de choses.

« fé comme les botrèsses » signifie prendre la voie la plus courte.

On ne peut pas terminer cette balade sans goûter à la bière des hertcheuses. Il s’agit d’une bière blonde brassée à l'abbaye du Val-Dieu dont la recette de base est inspirée de la tradition brassicole de l'abbaye.
L’étiquette est illustrée par la reproduction d’une peinture de l’artiste liégeois Armand Rassenfosse.